

Silvia (RDDM)

Alfred de Musset

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Silvia (RDDM)

SILVIA.

À MADAME ***.

Il est donc vrai, vous vous plaignez aussi,
Vous dont l'œil noir, gai comme un jour de fête,
Du monde entier pourrait chasser l'ennui.
Combien donc pesait le souci
Qui vous a fait baisser la tête ?
C'est, j'imagine, un aussi lourd fardeau
Que le roitelet de la fable ;
Ce grand chagrin qui vous accable
Me fait souvenir du roseau ;
Je suis bien loin d'être le chêne.
Mais, dites-moi, vous qu'en un autre temps
(Quand nos aïeux vivaient en bons enfans)
J'aurais nommée Iris, ou Philis, ou Climène,
Vous qui, dans ce siècle bourgeois,
Osez encor me permettre parfois
De vous appeler ma marraine,
Est-ce bien vous qui m'écrivez ainsi,
Et songiez-vous qu'il faut qu'on vous réponde ?
Savez-vous que, dans votre ennui,

Sans y penser, madame et chère blonde,
Vous me grondez comme un ami ?
Paresse est manque de courage,

Dites-vous ; s'il en est ainsi,
Je vais me remettre à l'ouvrage.
Hélas ! l'oiseau revient au nid,
Et quelquefois même à la cage.
Sur mes lauriers on me croit endormi ;
C'est trop d'honneur pour un instant d'oubli,
Et dans mon lit les lauriers n'ont que faire.
Ce ne serait pas mon affaire.
Je sommeillais seulement à demi,
À côté d'un brin de verveine
Dont le parfum vivait à peine,
Et qu'en rêvant j'avais cueilli.
Je l'avouerai, ce coupable silence,
Ce long repos, si maltraité de vous,
Paresse, amour, folie ou nonchalance,
Tout ce temps perdu me fut doux.
Je dirai plus, il me fut profitable ;
Et si jamais mon inconstant esprit
Sait revêtir de quelque fable
Ce que la vérité m'apprit,
Je vous paraîtrai moins coupable.
Le silence est un conseiller
Qui dévoile plus d'un mystère ;
Et qui veut un jour bien parler
Doit d'abord apprendre à se taire.
Et quand on se tairait toujours,
Du moment qu'on vit et qu'on aime,
Qu'importe le reste ? et vous-même,
Quand avez-vous compté les jours ?
Et puisqu'il faut que tout s'évanouisse,

N’est-ce donc pas une folle avarice,
De conserver comme un trésor
Ce qu’un coup de vent nous enlève ?
Le meilleur de ma vie a passé comme un rêve
Si léger qu’il m’est cher encor.
Mais revenons à vous, ma charmante marraine.
Vous croyez donc vous ennuyer ?

Et l’hiver qui s’en vient, rallumant le foyer,
A fait rêver la châtelaine.
Un roman, dites-vous, pourrait vous égayer ;
Triste chose à vous envoyer !
Que ne demandez-vous un conte à La Fontaine ?
C’est avec celui-là qu’il est bon de veiller ;
Ouvrez-le sur votre oreiller,
Vous verrez se lever l’aurore.
Molière l’a prédit, et, j’en suis convaincu,
Bien des choses auront vécu
Quand nos enfans liront encore
Ce que le bonhomme a conté,
Fleur de sagesse et de gaieté.
Mais quoi ! la mode vient, et tue un vieil usage.
On n’en veut plus, du sobre et franc langage
Dont il enseignait la douceur,
Le seul français, et qui vienne du cœur ;
Car, n’en déplaise à l’Italie,
La Fontaine, sachez-le bien,
En prenant tout, n’imita rien ;
Il est sorti du sol de la patrie,
Le vert laurier qui couvre son tombeau ;
Comme l’antique, il est nouveau.

Ma protectrice bien-aimée,
Quand votre lettre parfumée
Est arrivée à votre enfant gâté,
Je venais de causer en toute liberté
Avec le grand ami, Shakspeare.
Du sujet, cependant, Boccace était l'auteur ;
Car il féconde tout, ce charmant inventeur ;
Même après l'autre, il fallait le relire.
J'étais donc seul, ses Nouvelles en main,
Et de la nuit la lueur azurée,
Se jouant avec le matin,
Étincelait sur la tranche dorée
Du petit livre florentin ;
Et je songeais, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Combien c'est vrai que les Muses sont sœurs ;
Qu'il eut raison, ce pinceau plein de grace,
Qui nous les montre au sommet du Parnasse,

Comme une guirlande de fleurs !
La Fontaine a ri dans Boccace,
Où Shakspeare fondait en pleurs.
Sera-ce trop que d'enhardir ma muse
Jusqu'à tenter de traduire à mon tour
Dans ce livre amoureux une histoire d'amour ?
Mais tout est bon qui vous amuse.
Je n'oserais, si ce n'était pour vous ;
Car c'est beaucoup que d'essayer ce style
Tant oublié, qui fut jadis si doux,
Et qu'aujourd'hui l'on croit facile.
Il fut donc, dans notre cité,
Selon ce qu'on nous a conté,

(Boccace parle ainsi ; la cité, c'est Florence),
Un gros marchand, riche, homme d'importance,
Qui de sa femme eut un enfant.
Après quoi, presque sur-le-champ,
Ayant mis ordre à ses affaires,
Il passa de ce monde ailleurs.
La mère survivait ; on nomma des tuteurs,
Gens loyaux, prudens et sévères,
Capables de se faire honneur
En gardant les biens d'un mineur.
Le jouvenceau, courant le voisinage,
Sentit d'abord douceur de cœur
Pour une fille de son âge
Qui pour père avait un tailleur ;
Et peu à peu, l'enfant devenant homme,
Le temps changea l'habitude en amour.
De telle sorte que Jérôme
Sans voir Silvia ne pouvait vivre un jour.
À son voisin la fille accoutumée
Aima bientôt comme elle était aimée.
De ce danger la mère s'avisa,
Gronda son fils, long-temps moralisa.
Sans rien gagner par force ou par adresse.
Elle croyait que la richesse
En ce monde doit tout changer,

Et d'un buisson peut faire un oranger.
Ayant donc pris les tuteurs à partie,
La mère dit : « Cet enfant que voici,
« Lequel n'a pas quatorze ans, Dieu merci,
« Va désoler le reste de ma vie.

« Il s’est si bien amouraché
« De la fille d’un mercenaire,
« Qu’un de ces jours, s’il n’en est empêché,
« Je vais me réveiller grand’mère.
« Soir ni matin, il ne la quitte pas ;
« C’est, je crois, Silvia qu’on l’appelle ;
« Et s’il doit voir quelqu’autre dans ses bras,
« Il se consumera pour elle.
« Il faudrait donc, avec votre agrément,
« L’éloigner par quelque voyage ;
« Il est jeune, la fille est sage,
« Elle l’oubliera sûrement ;
« Et nous le marierons à quelque honnête femme. »
Les tuteurs dirent que la dame
Avait parlé fort sagement :
« Te voilà grand, dirent-ils à Jérôme,
« Il est bon de voir du pays.
« Va-t-en passer quelques jours à Paris,
« Voir ce que c’est qu’un gentilhomme,
« Le bel usage, et comme on vit là-bas ;
« Dans peu de temps tu reviendras. »
À ce conseil, le garçon, comme on pense,
Répondit qu’il n’en ferait rien,
Et qu’il pouvait voir aussi bien
Comment l’on vivait à Florence.
Là dessus, la mère en fureur
Répond d’abord par une grosse injure ;
Puis elle prend l’enfant par la douceur,
On le raisonne, on le conjure.
À ses tuteurs il lui faut obéir ;

On lui promet de ne le retenir
Qu'un an au plus. Tant et tant on le prie,
Qu'il cède enfin. Il quitte sa patrie ;

Il part, tout plein de ses amours,
Comblant les nuits, comptant les jours,
Laissant derrière lui la moitié de sa vie.
L'exil dura deux ans ; ce long terme passé,
Jérôme revint à Florence,
Du mal d'amour plus que jamais blessé,
Croyant sans doute être récompensé ;
Mais c'est un grand tort que l'absence.
Pendant qu'au loin courait le jouvenceau,
La fille s'était mariée.
En revoyant les rives de l'Arno,
Il n'y trouva que le tombeau
De son espérance oubliée.
D'abord il n'en murmura point,
Sachant que le monde, en ce point,
Agit rarement d'autre sorte.
De l'infidèle il connaissait la porte,
Et tous les jours il passait sur le seuil,
Espérant un signe, un coup d'œil,
Un rien, comme on fait quand on aime.
Mais tous ses pas furent perdus ;
Silvia ne le connaissait plus,
Dont il sentit une douleur extrême.
Cependant, avant d'en mourir,
Il voulut de son souvenir
Essayer de parler lui-même.
Le mari n'était pas jaloux,

Ni la femme bien surveillée.
Un soir que les nouveaux époux
Chez un voisin étaient à la veillée,
Dans la maison, au tomber de la nuit,
Jérôme entra, se cacha près du lit,
Derrière une pièce de toile ;
Car l'époux était tisserand
Et fabriquait cette espèce de voile
Qu'on met sur un balcon toscan.
Bientôt après les mariés rentrèrent,
Et presque aussitôt se couchèrent ;
Dès qu'il entend dormir l'époux,
Dans l'ombre, vers Silvia, Jérôme s'achemine,

Et lui posant la main sur la poitrine,
Il lui dit doucement : « Mon ame, dormez-vous ? »
La pauvre enfant, croyant voir un fantôme,
Voulut crier ; le jeune homme ajouta :
« Ne criez pas, je suis votre Jérôme. »
« Pour l'amour de Dieu, dit Silvia,
« Allez-vous-en, je vous en prie.
« Il est passé ce temps de notre vie
« Où notre enfance eut loisir de s'aimer.
« Vous voyez, je suis mariée.
« Dans les devoirs auxquels je suis liée,
« Il ne me sied plus de penser
« À vous revoir ni vous entendre.
« Si mon mari venait à vous surprendre,
« Songez que le moindre des maux
« Serait pour moi d'en perdre le repos ;
« Songez qu'il m'aime et que je suis sa femme. »

À ce discours, le malheureux amant
Fut navré jusqu'au fond de l'ame.
Ce fut en vain qu'il peignit son tourment,
Et sa constance et sa misère ;
Par promesse ni par prière,
Tout son chagrin ne put rien obtenir.
Alors, sentant la mort venir,
Il demanda que, pour grace dernière,
Elle le laissât se coucher
Pendant un instant auprès d'elle,
Sans bouger et sans la toucher,
Seulement pour se réchauffer,
Ayant au cœur une glace mortelle ;
Lui promettant de ne pas dire un mot,
Et qu'il partirait aussitôt
Pour ne la revoir de sa vie.
La jeune femme, ayant quelque compassion,
Moyennant la condition,
Voulut contenter son envie.
Jérôme profita d'un moment de pitié ;
Il se coucha près de Silvie.
Considérant alors quelle longue amitié
Pour cette femme il avait eue,

Et quelle était sa cruauté,
Et l'espérance à tout jamais perdue,
Il résolut de cesser de souffrir,
Et, rassemblant dans un dernier soupir
Toutes les forces de sa vie,
Il serra la main de sa mie,
Et rendit l'ame à son côté.

Silvia, non sans quelque surprise,
Admirant sa tranquillité,
Resta d'abord quelque temps indécise :
« Jérôme, il faut sortir d'ici,
« Dit-elle enfin, l'heure s'avance. »
Et, comme il gardait le silence,
Elle pensa qu'il s'était endormi.
Se soulevant donc à demi,
Et doucement l'appelant à voix basse,
Elle étendit la main vers lui,
Et le trouva froid comme glace.
Elle s'en étonna d'abord ;
Bientôt, l'ayant touché plus fort,
Et voyant sa peine inutile,
Son ami restant immobile,
Elle comprit qu'il était mort.
Que faire ? Il n'était pas facile
De le savoir en un moment pareil.
Elle avisa de demander conseil
À son mari, le tira de son somme,
Et lui conta l'histoire de Jérôme
Comme un malheur advenu depuis peu,
Sans dire à qui, ni dans quel lieu.
« En pareil cas, répondit le bonhomme,
« Je crois que le meilleur serait
« De porter le mort en secret
« À son logis, l'y laisser sans rancune,
« Car la femme n'a point failli,
« Et le mal est à la Fortune. »
« C'est donc à nous de faire ainsi, »

Dit la femme, et, prenant la main de son mari,
Elle lui fit toucher près d'elle
Le corps sur son lit étendu.

Bien que troublé par ce coup imprévu,
L'époux se lève, allume sa chandelle,
Et, sans entrer en plus de mots,
Sachant que sa femme est fidèle,
Il charge le corps sur son dos,
À sa maison secrètement l'emporte,
Le dépose devant la porte,
Et s'en revient sans avoir été vu.
Lorsqu'on trouva, le jour étant venu,
Le jeune homme couché par terre,
Ce fut une grande rumeur ;
Et le pire, dans ce malheur,
Fut le désespoir de la mère.
Le médecin aussitôt consulté,
Et le corps partout visité,
Comme on n'y vit point de blessure,
Chacun parlait à sa façon
De cette sinistre aventure.
La populaire opinion
Fut que l'amour de sa maîtresse
Avait jeté Jérôme en cette adversité,
Et qu'il était mort de tristesse,
Comme c'était la vérité.
Le corps fut donc à l'église porté,
Et là s'en vint la malheureuse mère,
Au milieu des amis en deuil,
Exhaler sa douleur amère.

Tandis qu'on menait le cercueil,
Le tisserand, qui, dans le fond de l'ame,
Ne laissait pas d'être inquiet :
« Il est bon, dit-il à sa femme,
« Que tu prennes ton mantelet,
« Et t'en ailles à cette église
« Où l'on enterre ce garçon
« Qui mourut hier à la maison.
« J'ai quelque peur qu'on ne médise
« Sur cet inattendu trépas,
« Et ce serait un mauvais pas,
« Tout innocens que nous en sommes.
« Je me tiendrai parmi les hommes,

« Et prierai Dieu, tout en les écoutant.
« De ton côté, prends soin d'en faire autant
« À l'endroit qu'occupent les femmes.
« Tu retiendras ce que ces bonnes ames
« Diront de nous, et nous ferons
« Selon ce que nous entendrons. »
La pitié trop tard à Silvie
Était venue, et ce discours lui plut.
Celui dont un baiser eût conservé la vie,
Le voulant voir encore, elle s'en fut.
Il est étrange, il est presque incroyable,
Combien c'est chose inexplicable
Que la puissance de l'amour.
Ce cœur si chaste et si sévère,
Qui semblait fermé sans retour
Quand la fortune était prospère,
Tout à coup s'ouvrit au malheur.

À peine dans l'église entrée,
De compassion et d'horreur
Silvia se sentit pénétrée ;
L'ancien amour s'éveilla tout entier.
Le front baissé, de son manteau voilée,
Traversant la triste assemblée,
Jusqu'à la bière il lui fallut aller ;
Et là, sous le drap mortuaire,
Sitôt qu'elle vit son ami,
Défaillante et poussant un cri,
Comme une sœur embrasse un frère,
Sur le cercueil elle tomba ;
Et comme la douleur avait tué Jérôme,
De sa douleur ainsi mourut Silvia.
Cette fois ce fut au jeune homme
À céder la moitié du lit ;
L'un près de l'autre on les ensevelit.
Ainsi ces deux amans séparés sur la terre
Furent unis, et la mort fit
Ce que l'amour n'avait pu faire.

Alfred de Musset.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Silvia_%28RDDM%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.